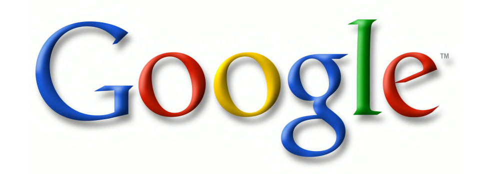


LA QUESTION SOCIALE

ET

L'APOSTOLAT DE L'OUVRIER

COMMENT TOUS NOUS POUVONS TRAVAILLER A L'APOSTOLAT DE L'OUVRIER

PAR

UN AMI DE L'OUVRIER

LOUVAIN
CHARLES PEETERS
LIBRAIRE-ÉDITEUR

BRUXELLES
Société Belge de Librairie
M. SCHEPENS, DIRECTEUR

1891

LA QUESTION SOCIALE

ET

L'APOSTOLAT DE L'OUVRIER

COMMENT TOUS NOUS POUVONS TRAVAILLER A L'APOSTOLAT DE L'OUVRIER

PAR

UN AMI DE L'OUVRIER

LOUVAIN
CHARLES PEETERS
LIBRAIRE-ÉDITEUR

BRUXELLES
Société Belge de Librairie
M. SCHEPENS, DIRECTEUR

1891

AVANT-PROPOS.

A qui ces quelques pages sont-elles destinées? A tout homme qui se sent un peu de cœur et de bonne volonté. Nous paraissons quelquefois adresser un appel spécial aux jeunes gens. N'ont-ils pas en effet devant eux un plus long avenir? Ne peuvent-ils pas encore s'y préparer par la méditation attentive des devoirs qui les attendent un jour, par la formation de ces qualités qui feront d'eux des hommes utiles à la société? Mais aussi combien de barbes grises feraient rougir la jeunesse de notre époque! Mûris par l'expérience, par le spectacle de la vie, ces hommes ont encore le cœur jeune, un

enthousiasme chaud et communicatif; enfin ils ne se contentent pas, comme nos jeunes gens, d'applaudir à outrance dans les congrès, mais ils parlent et surtout ils agissent. Multiplier ces nobles cœurs, offrir une grande et noble tâche à tous les hommes de notre temps, voilà notre unique ambition.

7 avril 1891.

CHAPITRE PREMIER.

Qualités requises pour l'apostolat de l'ouvrier.

La question sociale est la grande question du jour. La jeunesse catholique montre une ardeur admirable dont nous ne saurions trop la louer. Elle comprend qu'un champ immense et fertile s'ouvre devant elle et réclame ses soins. Il est impossible de traiter ce sujet dans une réunion de jeunes gens sans faire vibrer les cordes les plus sensibles de ces âmes jeunes et enthousiastes.

L'expérience malheureusement est là pour nous dire : trop souvent ce premier feu n'est qu'un feu de paille. Au lendemain des cours universitaires les préoccupations de l'avenir, la paresse et le plaisir même font oublier les meil-

leures résolutions, et les espérances fondées sur les plus belles promesses ne sont fécondes qu'en illusions décevantes.

Le moment est venu, nous semble-t-il, d'aller un peu plus au fond de ce sujet capital. Nous oublions nos rêves de jeunesse, parce que nous n'étions pas suffisamment préparés aux devoirs imposés par une mission beaucoup plus difficile et beaucoup plus laborieuse que nos esprits de vingt ans ne pouvaient le concevoir.

Pour aller à l'ouvrier, pour le comprendre et l'aider, pour l'aimer, il faut une âme fortement trempée, nourrie des purs et fortifiants principes que seule la Religion peut faire germer et développer en nous, une intelligence cultivée au courant des besoins de son temps, un cœur ouvert aux sentiments délicats et généreux, une volonté forte qui ne sera pas rebutée par la longueur et la difficulté de la lutte, et que les plus amères déceptions ne sauraient décourager.

Et d'abord soyons des hommes vraiment chrétiens. La Religion est la source par excellence de la vérité, de la vertu. Les saints sont autant de héros, elle seule a pu les enfanter. Notre admiration pour la religion catholique, pour son histoire, pour son influence à travers le monde est sans bornes, et pourtant nous-

mêmes nous nous contentons de peu. Certes nous ne pouvons pas, nous hommes du monde, nous absorber dans de nombreux exercices spirituels; mais ce que nous pouvons, ce que nous devons même, si nous voulons être à la hauteur d'une grande tâche, c'est nous faire un fonds riche, solide de convictions religieuses, aller au moins quelques instants chaque jour au pied des autels demander à Dieu dans une fervente prière ce courage, ces qualités qui sont un don du ciel. Alors, mais alors seulement nous ne redouterons pas le travail de la préparation, plus tard nous serons forts pour une lutte, un dévoûment de chaque jour.

Notre intelligence doit aussi être cultivée : avant tout nous devons consacrer tout le temps nécessaire à nos devoirs d'état, à l'étude de nos branches universitaires; nous devons, la plupart du moins, nous assurer une position conforme à nos aptitudes. Quel est pourtant le jeune homme qui n'a pas de loisirs? Beaucoup s'emploient très utilement auprès des jeunes apprentis; élèves assidus dans la journée, ils sont le soir des maîtres non moins dévoués. Conduite digne de tous les encouragements et de tous les éloges, noviciat fort utile pour l'apostolat de l'ouvrier, noviciat toutefois insuffisant si nous

n'attachons pas une importance spéciale aux branches plus directement utiles à qui veut manier les hommes et aspire à les conduire.

Je nommerai la Philosophie qui élève, nourrit et assouplit à la fois notre intelligence, qui nous fait connaître le cœur humain avec son organisme multiple et capable de tant de bien et de tant de mal ; l'histoire qui ne consiste pas seulement, comme certaines critiques le feraient croire quelquefois, dans la triste contemplation des luttes fratricides des peuples, mais qui nous initie aux usages, aux mœurs, à la vie intime de ces mêmes peuples aux diverses époques ; il y a toute une philosophie pratique éminemment instructive dans l'histoire étudiée de la sorte ; la jurisprudence enfin avec les rouages compliqués de la législation dont la connaissance approfondie nous mettra à même de rendre de nombreux et faciles services autour de nous.

Pour être des hommes dignes d'une aussi noble carrière que l'apostolat de l'ouvrier, il faut encore mériter par votre conduite privée, par votre attitude toujours et partout le respect et l'estime du peuple.

L'homme religieux a des convictions profondes et sûres ; l'homme instruit offre plus de ressources, il est certainement plus utile à la société

que l'homme ignorant sans expérience et sans jugement. Mais l'homme religieux et instruit devra être surtout un homme de dévouement et de caractère.

A quoi sert un foyer brillant qui ne donne aucune chaleur ? L'homme de cœur ne peut se renfermer en lui-même, il a besoin de se répandre, de faire du bien autour de lui. — Voilà l'homme appelé par Dieu à l'apostolat de l'ouvrier. Il saura se dépenser ; il n'aura pas peur de l'effort, de la lutte contre la mollesse de sa propre nature, contre les obstacles inévitables dans l'accomplissement d'une grande œuvre. Il sera compatissant, affable, bienveillant, simple et familier, tout en restant digne. Le noble ou le riche, qui ne daigne pas sur son chemin répondre au salut de l'ouvrier, qui, dans ses relations avec lui, craint de serrer ses mains calleuses dans ses mains fines et délicates, n'est pas l'homme qu'il nous faut.

Plus nous aurons au contraire développé en nous ces sentiments élevés, nobles et délicats, qui sont le propre des âmes appelées à de grandes choses, plus nous serons utiles à l'ouvrier. Si nous prenons vraiment à cœur notre mission auprès de lui, nous serons prêts aux plus grands sacrifices : au sacrifice de notre temps, de nos

loisirs, de ces soirées désœuvrées, sans profit ni pour nous ni pour les autres ; au sacrifice de notre fortune, surtout de ces dépenses luxueuses et inutiles prélevées sur le budget des bonnes œuvres ; au sacrifice enfin de notre amour-propre. Mais ce dévouement et ce sacrifice de soi-même demandent un homme de caractère, une volonté forte, énergique, capable de résistance devant la difficulté, ignorant la lâcheté et la mollesse.

La misère de l'ouvrier nous offre de trop fréquentes et de trop faciles occasions de l'aborder. Recevons ses confidences, écoutons avec patience l'exposé de ses souffrances, de ses besoins. Laissons pénétrer bien avant dans notre cœur l'amour de ce frère en Jésus-Christ, moins favorisé que nous des richesses de ce monde, à la peine du matin jusqu'au soir, et quelquefois pour un salaire insuffisant à toutes les nécessités de sa famille.

D'autres fois l'ouvrier sait se suffire, au moins habituellement, avec son travail et celui de sa famille. La situation alors sera plus difficile. Comment l'aborder ? Il n'a pas besoin de nos secours matériels, nous ne pouvons aller à lui qu'à titre d'ami. Il a sa fierté, son orgueil ; au fond de son âme il souffre de son infériorité sociale. Sa défiance sera plus grande que celle

du pauvre ; ce dernier sait du moins que nous ne le quitterons pas sans soulager sa détresse. Gagnons-le par notre affabilité, par des marques non équivoques de notre parfait désintéressement.

C'est pourquoi attirons par des distractions utiles et agréables tous les ouvriers sans distinction de bien-être ou de misère. Fondons des patronages pour les enfants, des cercles pour les chefs de famille et leurs aînés. Aimons à passer nos Dimanches et nos soirées en leur compagnie. Alors ils apprendront à nous connaître. En s'habituant à des relations fréquentes avec des hommes supérieurs à lui, l'ouvrier verra peu à peu ses premières antipathies disparaître, il nous regardera comme des amis. Il comprendra enfin que nous ne voulons que son bien, son bonheur, que nous nous intéressons à tout ce qui le touche. Si parmi ces ouvriers quelques-uns reçoivent à la maison des secours matériels, n'y faisons jamais la moindre allusion. Evitons tout ce qui pourrait blesser en eux le sentiment si fort de l'égalité.

Ces œuvres, direz-vous, existent déjà. Combien de patronages, de cercles n'avons-nous pas? Les membres de saint Vincent de Paul ne visitent-ils pas chaque semaine les ménages

pauvres et ne leur apportent-ils pas d'abondants secours? Je le sais assurément, mais je vois tant d'hommes s'acquitter si vite de ces missions de charité : un bon de pain, de chauffage ou de vêtement, une bonne parole, et ils croient à si peu de frais avoir rempli tout leur rôle social. D'autres font moins encore, et, sans sortir de chez eux, s'en tiennent à quelque souscription annuelle, à quelques aumônes faites par les mains de leurs domestiques à la porte de leurs hôtels.

Les membres de la noblesse, de la haute et riche bourgeoisie viennent-ils en grand nombre passer leur temps au milieu des ouvriers? La plupart ne préfèrent-ils pas consacrer leurs loisirs et leur fortune à des réunions et à des parties de plaisir souvent fort coûteuses? Chaque fois qu'ils consacrent des milliers et des milliers de francs à un luxe éblouissant, à des banquets somptueux, à l'entretien de splendides équipages, combien pensent à l'ouvrier, à tout le bien-être que lui procurerait la moitié de ces choses inutiles, nuisibles à la société qu'elles scandalisent, à la santé qu'elles compromettent, à l'âme qu'elles amollissent en la détournant d'occupations dignes et nobles?

Ils sont rares ceux qui se consacrent assidû-

ment, sans dégoût, sans lassitude à l'ouvrier, qui renoncent pour lui non seulement à la vie sensuelle et mondaine de leurs semblables, mais même aux légitimes distractions de la famille, et cela en vue d'un plus grand bien. Ils sont rares ceux qui sont capables d'un pareil dévoûment, ceux qui sont prêts au sacrifice de leur temps, de leur fortune, de leur amour-propre. Et pourtant ne l'oubliez pas un seul instant, hommes du monde et jeunes gens qui aspirez à l'apostolat de l'ouvrier, je ne crains pas de le répéter, votre influence sera proportionnée au développement de ces éminentes qualités en vous.

Si vous veniez nombreux, si vous aimiez à vivre au milieu des ouvriers, vous pourriez selon vos occupations et dans la mesure de votre fortune vous partager entre vous les différentes familles. Vous en seriez l'ami, et même en quelque sorte le père. Vous connaîtriez chaque membre de ces familles, leur état, leurs ressources, leurs peines, leurs joies. En cas de maladie, on vous verrait au chevet de leur lit, les encourageant par votre présence, par vos paroles, priant avec eux. S'ils venaient à mourir ou à perdre quelqu'un des leurs, on vous verrait accompagner la dépouille mortelle jusqu'au bord

de la tombe. Ces braves gens seraient comme une extension de votre propre famille.

Au contact de bien des souffrances, vous rougiriez de l'éclat d'un luxe inutile; dans la distribution de vos revenus vous feriez la part la plus large possible à ces enfants malheureux.

Si vous êtes habitués à un intérieur entouré de tous les raffinements de la vie élégante, vous aurez à vaincre parfois des répugnances presque invincibles. Le courage et le dévoûment triomphent plus facilement qu'on ne le croit de ces faiblesses de notre nature.

L'ouvrier, une fois qu'il vous aura compris, vous manifestera le plus souvent sa reconnaissance; sa confiance et son affection vous paieront amplement de retour. Mais ne comptez pas toujours sur la reconnaissance de vos protégés ni sur l'estime de votre entourage. On a vu emprisonner, fusiller même des hommes, des prêtres qui s'étaient consacrés au bien-être du peuple. Rarement on est ainsi martyr de son zèle, mais on doutera de vos intentions; on vous croira à la recherche de quelque influence utile à vous-même; vos héroïques efforts seront l'objet de railleries et de calomnies. A l'ingratitude, à l'injure même de l'ouvrier, répondez par un sourire, par un nouveau témoignage d'affection.

Ce pauvre révolté, trompé, aigri par d'autres a besoin d'un zèle tenace et persévérant; rarement il résistera jusqu'au bout.

Ne faitespas attention à l'ironie, aux sarcasmes de ces égoïstes qui vous entourent dans la société. Elevez vos cœurs plus haut, pensez au Dieu du Calvaire, mis à mort par les pécheurs, qu'il est venu instruire et sauver. Brisez en vous toute révolte intérieure, et marchez de l'avant. A ce prix la grâce de Dieu descendra sur votre apostolat. Le Maître l'a dit : *sans moi vous ne pouvez rien faire;* mais aussi *nous pouvons tout en celui qui nous fortifie.*

Et du reste nous aurons dès ce monde une bien douce récompense, la satisfaction du bienfait à nos frères en Jésus-Christ. Ayons confiance en Dieu et un peu en nous-mème. La fréquentation de l'ouvrier nous le fera aimer, et quand nous l'aimerons il nous sera facile de faire quelques sacrifices pour lui.

Jeunes gens, vous qui avez du temps devant vous, vous les hommes de l'avenir, développez en vous ces qualités du cœur, cette force de volonté qui vous seront nécessaires, si vous voulez sérieusement travailler à l'apostolat de l'ouvrier. Vouloir sérieusement, vouloir chaque jour d'une longue vie, poursuivre un but élevé

sans défaillance n'est pas une petite chose. Si ces qualités sont un don du ciel, elles grandiront en nous ou ne produiront rien en proportion de notre ardeur à nous préparer dès aujourd'hui à la lutte de demain. Nous devons avant tout triompher de nous-même, de la mollesse et des résistances de notre nature. Nous ne nous réveillerons pas apôtres un beau matin ; nous le deviendrons si dès maintenant nous montrons une volonté forte, persévérante, tenace dans nos études, dans la formation de notre caractère, dans la dignité, la cordialité et la simplicité de nos relations, dans la modération de nos loisirs et de nos dépenses. Tout cela Dieu nous le donnera si nous le lui demandons, et si nous joignons à notre prière de sérieux et constants efforts. Tout cela est possible, tout cela est compatible avec notre vie d'homme du monde. Nous serons d'autant plus estimés que nous serons plus sociables. En allant à l'ouvrier, nous ne nous abaisserons pas, mais nous le relèverons, nous le sauverons.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Coup d'œil sur les grandes œuvres sociales et ouvrières de notre siècle.

On a beaucoup dénigré notre époque; le 19e siècle a été mille fois maudit, et pourtant à côté de la puissance du mal, la puissance du bien s'est montrée et a disputé le terrain pied à pied. Ce spectacle remplit l'homme observateur d'une bien douce consolation; il relève le courage et fortifie l'âme pour de nouvelles luttes dans l'espérance fondée de nouveaux triomphes.

Ce sont surtout les œuvres d'apostolat et de charité qui feront du 19e siècle un grand siècle.

Jetons un coup d'œil rapide sur quelques-unes de ces œuvres, voyons qui les a fondées et ce qu'elles sont devenues, et comparant le résultat au point de départ demandons-nous quelle con-

fiance en Dieu, quelle volonté forte, persévérante, quel cœur généreux, dévoué, prêt à tous les sacrifices il a fallu pour en arriver là.

Nous nous en tiendrons aux œuvres qui ont un caractère plus directement social, soit que s'adressant à l'enfance, elles l'aient attirée pour préparer à la société des hommes chrétiens et des hommes utiles, soit qu'elles aient entouré la vieillesse des soins nécessaires à cet âge, soit enfin qu'elles aient eu en vue l'homme dans la plénitude de ses forces et aient travaillé à améliorer son sort.

Qu'était l'abbé Roussel à Paris, qu'était Dom Bosco à Turin, quand ils ont réuni, logé et nourri quelques misérables enfants errant dans les rues presque sans vêtement et sans pain? Deux pauvres prêtres sans autre fortune personnelle que la faible rétribution donnée à leur ministère. A quoi pensaient donc ces deux jeunes prêtres de surcharger ainsi leur ménage d'enfants malpropres et sauvages, auxquels ils n'avaient pas même de pain à donner le lendemain?

Ces prêtres aimaient Dieu et avaient confiance en lui, ces prêtres souffraient de la misère morale et des souffrances physiques de

ces pauvres petits, ces prêtres avaient du cœur. Ils ont partagé les matelas de leurs lits avec leurs protégés, ils se sont arraché le pain de la bouche pour le leur donner, ils ont vécu de privations, ils se sont faits mendiants pour les autres; voilà quelle a été la vie de ces deux prêtres.

Les angoisses, les critiques, les actes les plus malveillants ont plus d'une fois récompensé leur inépuisable charité et leur dévoûment de chaque jour. Que d'ouvriers chrétiens en revanche formés avec des natures qui semblaient prédestinées à la potence ou à l'échafaud. Que de prêtres zélés sortis de ces œuvres! Dom Bosco a donné 10000 prêtres ou religieux à l'Eglise, et 80000 enfants se préparent aujourd'hui à un avenir chrétien dans les maisons salésiennes sous le regard de Dieu, entourés de tous les moyens propres à en faire suivant leurs aptitudes des hommes instruits ou des ouvriers habiles.

Si à la fin de sa vie l'argent affluait entre les mains de dom Bosco pour l'entretien et le développement de ses œuvres, c'est que l'heure de la moisson était venue. Mais que de fatigues, que de soucis, que de veilles pour creuser ces sillons, rendus par la bénédiction divine si mer-

veilleusement féconds! Ces nombreuses maisons d'éducation, ces orphelinats, ces ateliers ont eu comme bases inébranlables la foi en Dieu la plus vive, l'amour du prochain le plus tendre et le plus généreux, le renoncement à soi-même le plus complet et le plus héroïque. Je me rappellerai toute ma vie la modestie, la simplicité de cet homme qui avait créé de si grandes œuvres et qui était un exemple vivant de la fécondité de la foi et de la charité, et dont l'Eglise dira peut-être un jour que durant sa vie il fit des miracles.

Qu'y a-t-il au monde de plus pauvre qu'une pauvre fille? quel dénûment, quelle existence laborieuse, quelle impuissance! Jeanne Jugan, après avoir été servante pendant de longues années, allait en journée et faisait à la maison ou plutôt dans sa mansarde les travaux à l'aiguille qu'on lui confiait. Six cents francs économisés en vingt ans et le rapport de son travail quotidien, voilà quelle était toute sa fortune, quand à Saint-Servais en Bretagne elle recueillit auprès d'elle dans son unique chambre une vieille femme impotente et aveugle, puis une seconde, et pour elles prolongea sa couture jusque bien avant dans la nuit.

Trop resserrée dans sa pauvre mansarde, deux ans après l'arrivée de la première infirme, elle loue une maison, et au bout d'un mois elle à auprès d'elle vingt vieilles femmes sans ressources, à peine vêtues. C'est alors qu'elle eut le courage de mendier pour trouver la subsistance de ses pensionnaires. Oui, c'est de la mansarde de cette pauvre servante, partageant sa misère avec de plus misérables qu'elle, que sont sorties les Petites Sœurs des Pauvres. Après cinquante années écoulées depuis les débuts de la mansarde nous trouvons 250 maisons, 4000 religieuses passant les jours et les nuits à soigner 30000 vieillards.

La misère des premiers jours a-t-elle du moins disparu? Quiconque habite une grande ville y rencontre souvent le modeste équipage de ces servantes volontaires des vieillards, allant chercher à domicile quelques aliments, restes des repas de la veille, dans les maisons religieuses, dans les restaurants, dans les familles généreuses. Ces 30000 vieillards, comme les premières infirmes recueillies dans la mansarde, vivent des aumônes reçues chaque jour.

Ces religieuses, qu'elles sortent du milieu le plus obscur, qu'elles viennent des rangs de la noblesse ou de la haute bourgeoisie (car il y a

des marquises parmi elles et j'en connais), mangent à leur tour ce que les vieillards ont de trop. Le même vicaire qui fut le conseiller et le soutien des premiers temps est encore le Père de cette immense famille.

La Providence a-t-elle jamais fait défaut à cette foi inébranlable en sa toute-puissance? N'a-t-elle pas fait triompher ces humbles filles des immenses difficultés qui accompagnent nécessairement la création de tant de maisons? A-t-elle jamais refusé à leurs vieillards le *vêtement* et la *nourriture* dont ils avaient besoin pour attendre en paix le terme de leur carrière ici-bas?

Voilà comment Dieu s'est plu à bénir la charité de la pauvre servante Jeanne Jugan, passant une partie de ses nuits à gagner le pain de ses premières infirmes, l'héroïque abnégation de l'abbé le Pailleur vendant sa montre en or et même le calice de sa première messe pour secourir l'œuvre naissante.

Comme la Congrégation des Petites Sœurs des Pauvres, la Congrégation belge des Sœurs de la Charité a eu les plus modestes débuts. Dans les premières années du 19e siècle, dans une paroisse rurale des Flandres, à Loven-

deghem, une pauvre fille, tout en continuant son état de fileuse pour gagner sa vie, commença par tenir une école sur le conseil de son curé le zélé chanoine Triest. Une autre fille, non moins pauvre, s'adjoignit à elle, et, après l'arrivée de quelques nouvelles compagnes et plusieurs mois de véritable misère, on finit par avoir une apparence de couvent.

Aujourd'hui les sœurs de la charité s'emploient à l'enseignement, au soin des vieillards, à l'instruction des aveugles et des sourdes-muettes, enfin au relèvement des filles repenties. Elles ont un nombre assez considérable de maisons, elles commencent à fonder à l'étranger, et elles préparent en ce moment des religieuses à affronter le climat brûlant de l'Afrique pour élever et moraliser les petites filles des nègres du Congo. C'est ainsi que Dieu se sert de ses plus humbles servantes pour créer et faire prospérer ses œuvres.

Et si nous passons aux œuvres qui s'adressent à l'ouvrier non plus pour le former ou protéger sa vieillesse, mais pour le soutenir, le fortifier et l'encourager au milieu de ses fatigues de chaque jour, nous allons trouver les mêmes vertus, le même dévoûment, le même enfante-

ment pénible et laborieux, mais aussi la même bénédiction et la même fécondité données par Dieu à l'abnégation, à la générosité, à la persévérance.

Adolphe Kolping, le fondateur des cercles ouvriers allemands, ne fut-il pas lui-même un artisan qui quitta l'atelier pour les études ecclésiastiques grâce aux secours d'une généreuse bienfaitrice? Une fois prêtre, il n'a qu'une pensée : celle de ses anciens compagnons, de ces ouvriers dont il connaît la vie composée à la fois de tant de peines et de tant de dangers. S'il connaît l'ouvrier, s'il a vécu de sa vie, il a aussi pour lui un amour sans bornes, et il saura parler à son cœur. L'ouvrier reconnaîtra un frère sous la soutane du prêtre; il se jettera dans ces bras qu'on lui tend; il se laissera presser sur ce cœur qui l'aime véritablement. Des prêtres zélés, des hommes influents et instruits viendront sous la suprême direction de cet ecclésiastique aussi modeste que dévoué grouper les ouvriers, les moraliser, et les œuvres ouvrières se multiplieront dans toute l'Allemagne.

L'ivrognerie est, dit-on, un vice incorrigible. Assurément, si on ne le combat pas, si, témoin

de la dégradation qu'il produit dans les âmes, de la misère noire qu'il apporte au sein des familles, on se croise les bras, on se contente de légères et inutiles protestations. Telle ne fut pas la conduite du R. P. Mathew en Irlande. Comment cet humble capucin a-t-il pu faire renoncer à toute boisson enivrante plusieurs millions d'hommes ?

D'autres avant lui, hommes dévoués, hommes intelligents, avaient essayé, et leurs œuvres semblaient à peu près stériles. Ils en avaient conscience, et, tout protestants qu'ils étaient, ils ne voyaient qu'un homme capable de sauver la situation, c'était le Père Mathew. Ah ! c'est que ce capucin avait su gagner le respect, l'affection et la confiance du peuple. Les plus grands sacrifices ne coûtaient plus, parce qu'on croyait aux promesses de bonheur et de bien-être faites par ce bon religieux au nom du Dieu tout-puissant.

Depuis son enfance le Père Mathew ne semblait vivre que pour faire plaisir aux autres. Sa gravité douce et enjouée, sa complète abnégation, sa compassion pour les malheureux et les infirmes lui donnaient sur le peuple un ascendant sans pareil.

N'accueillait-il pas à son confessionnal tous

ces malheureux et ne les écoutait-il pas avec une patience sans bornes? On le trouvait auprès de leurs grabats, les secourant dans leur misère ou les assistant à leur heure dernière? Il semblait être partout à la fois, et partout il montrait le même dévoûment. Pendant le choléra, il se réservait à l'hôpital les heures de veille les plus pénibles. Chaque nuit il assistait les mourants de douze heures à six heures du matin.

Celui qui disait qu'il valait mieux être trompé dix-neuf fois que de risquer de renvoyer sans la secourir une seule véritable misère avait bien, nous semble-t-il, quelque titre à la plus entière confiance du peuple. Et quand ce religieux vint dire à ses chers Irlandais apauvris, dégradés, abrutis par l'ivrognerie : « Laissez-là tous ces poisons, » on le crut, on lui obéit ; et la même confiance le suivit en Ecosse, en Angleterre, en Amérique.

Que de travaux, que de fatigues, que de soucis pour obtenir ces magnifiques résultats! Ce cœur, si bienveillant pour les autres, était extrêmement sensible aux peines, aux déboires inséparables d'une pareille entreprise. Après avoir semé dans les larmes, il a recueilli une abondante moisson ; il a su gagner la sympathie non seulement des catholiques mais des protestants les plus fana-

tiques. Si ces derniers redoutaient le prêtre et le religieux catholique, ils ne pouvaient résister à la bonté de ce cœur.

En quatre années on vit diminuer de moitié la consommation des spiritueux en Irlande, et on vit décroître les crimes et les délits dans la même proportion. Le Cardinal Wiseman, alors Evêque de Birmingham, constatait ainsi les résultats du zèle du P. Mathew : « Maintenant la famille du pauvre, abandonnée naguère et misérable, jouit d'un certain bien-être ; ses enfants, au lieu d'être ignorants, grossiers et à demi nus, sont, au contraire, décemment couverts et fréquentent les écoles ; maintenant s'élève une jeunesse sobre, énergique et pure, et les familles heureuses se groupent joyeusement autour de leurs foyers restaurés. » Quand on pense qu'il s'agit ici de plusieurs centaines de mille de familles, n'est-il pas évident que le doigt de Dieu est là ? Le Divin Maître a béni et fait prospérer l'œuvre de son serviteur.

Mais aujourd'hui l'homme du monde riche, influent, a une mission importante à remplir. On ne lui demande plus seulement sa généreuse offrande ; ce qu'on lui demande, c'est son temps, c'est sa présence. Il faut que l'ouvrier puisse le

voir, l'apprécier et l'aimer. Mais nous venons de le constater, Dieu ne laisse pas sans récompense ce que nous faisons pour sa plus grande gloire et pour le bien spirituel et temporel de nos semblables.

Telles ont été les pensées qui ont soutenu M. Harmel père, quand il y a un demi-siècle, au milieu d'une population sans foi, il chercha à ramener aux pratiques religieuses ses ouvriers et à améliorer en même temps leur situation morale et matérielle. Après vingt années il pouvait constater l'inutilité presque complète de ses efforts et de son désintéressement. Son principal tort était d'être le patron, d'être un riche, et il échoua devant la défiance de ses subordonnés pour le bonheur desquels il avait tout fait depuis tant d'années. Cet homme avait bien le droit d'abandonner une cause qui récompensait ses peines par de si lamentables résultats. Qui aurait osé blâmer M. Harmel de s'être découragé ? Quoi d'étonnant s'il s'était dit : si ces hommes tiennent à souffrir, à être malheureux, à se damner même, après tout c'est leur affaire, puisqu'ils ne croient pas à mon dévouement, puisqu'ils ne veulent pas de mes services !

Et pourtant cet homme de bien ne se découragea pas. *Servi inutiles sumus*, se dit-il, *nous*

sommes des serviteurs inutiles; nous avons compté sur notre intelligence, sur notre cœur, sur notre influence de patron, à quoi tout cela nous a-t-il servi? Nous avons groupé autour de nous quelques ouvriers moins mal disposés qui nous ont compris et ont eu confiance en nous, essayons un peu le zèle et les efforts de ces hommes. Là où le patron avait échoué, les ouvriers ont réussi. N'étaient-ils pas les frères de ceux auxquels ils s'adressaient? Ne les voyait-on pas chaque jour au milieu de leurs compagnons comme des modèles d'honnêteté et de travail?

Ne nous trompons pas. Ces auxiliaires, qui ont désormais remplacé le patron, qui ont parlé à l'ouvrier, qui ont cherché à le moraliser, ne sont en quelque sorte que des ressorts souples, maniables, dirigés par la même main qui poursuit le même but depuis vingt ans. Ne voyons-nous pas quel admirable désintéressement suppose une telle tactique?

Quels changements depuis lors? Et celui qui avait ainsi lutté corps à corps avec les obstacles, longtemps avant sa mort, n'avait plus d'autre nom dans ses ateliers que celui de bon Père. Ces ouvriers, si longtemps ingrats et rebelles, se reconnaissaient comme les enfants, les amis privilégiés de ce bon vieillard. Et son fils,

M. Léon Harmel, dont nous avons tous entendu dans des congrès ou d'autres réunions la parole ardente, chaleureuse, toute du cœur en un mot, d'abord le bras droit du vieillard, a hérité de ce nom si significatif de bon Père. Quel nom fut mieux mérité ! Qui reconnaîtrait aujourd'hui ce milieu si triste d'il y a cinquante ans? Aujourd'hui les pères, les mères de famille, les jeunes gens, les enfants des deux sexes ont leurs fêtes religieuses, leurs réunions, leurs distractions appropriées aux besoins de chaque groupe. Là ils se retrempent, se reposent de leurs fatigues, et le lendemain ils reprennent leurs travaux avec une ardeur toute nouvelle. De retour à la maison, chacun égaye les repas de la famille par le récit de la bonne journée qu'il a passée.

Ecoutons M. Léon Harmel lui-même parlant au congrès de Liége de 1886 : « Une seule de nos usines, pour une population de 12 à 1300 âmes, a placé l'année dernière à la caisse d'épargne 63,000 francs. Le tiers de nos familles possède de 3 à 20,000 francs, et cependant le salaire n'est pas plus élevé chez nous que dans toute la vallée où l'on n'économise pas un centime. Un second tiers a au moins 500 francs d'économie, et, dans le troisième

tiers, il en est beaucoup qui ont un livret de la caisse d'épargne. Et c'est ainsi que nous pouvons établir par des faits que l'observation de la loi morale et religieuse est une source de prospérité. Il faut qu'on n'ait pas l'esprit de Dieu pour ne pas comprendre l'importauce de ces nombreuses communions, même au point de vue de la richesse matérielle. »

Ici je sens le besoin de me recueillir pour mieux admirer jusqu'à quelle hauteur le dévoûment chrétien peut amener l'ouvrier. M. Harmel a fondé une association intime dont chaque membre s'offre tous les jours à Dieu comme victime volontaire pour le salut des ouvriers ses frères. Laissez-moi citer encore un passage d'un rapport de M. Harmel au même congrès : « Un jour que j'allai visiter les malades, je m'arrêtai à causer un peu longuement avec un ouvrier père de cinq enfants, dont la maladie était mortelle. Il me dit : Je vois que vous prenez bien de la peine pour la conversion des ouvriers. Moi, je ne suis plus bon à rien ; je sens que je vais mourir, et je veux offrir ma vie pour que le bon Dieu seconde votre action et pour la conversion des ouvriers...... Et ce petit, grand devant Dieu, offrait ses douleurs avec celles de Notre Seigneur pour le salut de ses frères. »

Des hommes de tout âge, des enfants, des jeunes filles de la classe ouvrière ont depuis lors, à l'exemple de cet humble et héroïque chrétien, accepté de s'offrir chaque jour à Dieu comme victime volontaire pour le salut des ouvriers.

Si nous ajoutons à ce résultat inespéré tous les résultats obtenus par les nombreux patrons qui sont devenus les imitateurs et les propagateurs des principes sociaux de M. Harmel, quel tableau consolant, quel encouragement pour qui se sent un peu de cœur ! S'il a fallu supporter tant de peines, éprouver tant d'échecs avant d'arriver à faire quelque chose, quelle consolation aujourd'hui pour la famille Harmel, qnand elle voit comment Dieu a béni sa confiance, son dévoûment, sa persévérance !

En 1871, un jeune et brillant officier de cuirassiers entrait à Paris à la tête de sa compagnie ; il faisait partie du corps d'armée appelé à reprendre la capitale de la France alors aux mains des émeutiers. La répression fut terrible, et à la vue des nombreux communards sacrifiés au rétablissement de l'ordre, cet officier se dit : ces hommes dont le gouvernement croit devoir délivrer la société ne sont pas les plus coupables. Pour la plupart pauvres ouvriers, ils

ont été trompés et entraînés. Si nous groupions ces hommes, si au lieu du mensonge nous nourrissions leurs âmes de la vérité, ne les aurions-nous pas avec nous dans le parti de l'ordre, et n'en ferions-nous pas des défenseurs de la société aussi bien qu'aujourd'hui ils en sont les dévastateurs ?

Cet officier était M. le comte Albert de Mun. Sa vie est connue ; son dévoûment, son éloquence, l'élan, l'ardeur de son âme, et plus encore sa foi vive et militante ont admirablement secondé les œuvres naissantes de M. l'abbé le Prévost, de M. Cochin et des hommes de cœur qui s'étaient joints à eux. En quelques années 300 cercles catholiques d'ouvriers existaient en France, et que de fois, soit pour fonder, soit pour stimuler ces œuvres on a fait appel à ce grand chrétien. S'il a fini par renoncer à sa carrière militaire, s'il s'est fait nommer député, c'est qu'il se sentait une mission sociale à remplir. Comme militaire, le plus brillant avenir était devant lui, il y a renoncé ; pour sa nouvelle vocation, il fallait de nouvelles études, une nouvelle préparation, des fatigues d'un tout autre genre, rien ne lui a coûté. Et aujourd'hui quel nom est mieux porté, quel orateur, soit dans les chambres, soit dans les réunions popu-

laires, a plus que lui le respect et l'estime de ses adversaires eux-mêmes ?

J'ai souffert quand j'ai vu un publiciste en vogue, écrivain distingué, amoindrir, sans le vouloir peut-être, l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers et son leader. A quoi servent ces cercles ? Ils servent à retirer l'ouvrier de la dépravation morale dans laquelle il croupit, à le ramener à la foi et avec la foi à ramener dans sa vie le bien-être de l'âme et du corps. Cette œuvre entreprise par M. le comte de Mun est l'œuvre par excellence aujourd'hui. C'est un titre de gloire qui vaut bien les lauriers conquis sur le champ de bataille.

N'ont-ils rien fait non plus pour la société MM. Janssens, à Saint Nicolas, M. Helleputte, à Louvain, les fondateurs des œuvres catholiques ouvrières de l'agglomération bruxelloise et tant d'autres hommes dévoués qui ont groupé les ouvriers, les ont moralisés et ont plus pensé aux besoins spirituels et temporels de leurs subordonnés qu'à leurs propres intérêts ? Voilà les hommes que j'aime à voir dans des assemblées législatives. Ils connaissent la société, ils comprennent les dangers, les besoins de notre époque. Ils ne sont pas là pour leur ambition personnelle, ils ont le cœur plus haut. Leur

ambition est le salut de la société, le redressement des légitimes griefs, la guérison en un mot dans la mesure du possible des souffrances de notre siècle.

Deux œuvres belges d'origine, aujourd'hui répandues au loin dans les pays étrangers, et qui sont spécialement religieuses, ont pourtant une influence considérable pour la moralisation de la classe ouvrière, et travaillent par le fait même de la meilleure manière à la solution de la question sociale.

Je veux parler de l'Archiconfrérie de la Sainte Famille qui date de 1844 et qui a été fondée à Liège par un officier M. Belletable, et de la société de saint François Xavier qui a été fondée à Bruxelles en 1853 par un simple serrurier. Les Xavériens, rien qu'en Belgique, sont aujourd'hui 90000, et les membres de la Sainte Famille dans le monde entier sont au nombre de 500000.

Quel bien ont produit pour la moralisation des ouvriers et le rapprochement des classes de la société ces deux œuvres ouvertes aux hommes de toute condition ! Nous aurons une idée des résultats obtenus en citant quelques paroles

d'un membre de la Sainte Famille à Liège en 1886 : « Je suis ouvrier, je n'en rougis pas, mais je prétends être ouvrier chrétien. La Sainte Famille m'aide à le devenir, car elle m'éloigne du cabaret et des mauvais divertissements où on dépense beaucoup d'argent et où on n'apprend rien de bon. » Un de ses camarades affirmait n'avoir jamais vu un associé de la Sainte Famille sur les bancs correctionnels ou parmi les grévistes.

Oublierai-je ces femmes courageuses que l'on trouve chaque jour occupées à panser de leurs mains délicates les cancers et les plaies les plus répugnantes. Elles aiment aussi les malheureux, elles savent quitter leurs splendides hôtels, leurs résidences commodes et agréables pour les secourir, et elles donnent sonvent des exemples d'un véritable héroïsme.

Voilà une des faces de notre siècle. N'est-elle pas faite pour stimuler notre courage ? Si, au lieu de quelques hommes exceptionnels peu ou point suivis, nous cherchions tous à faire quelque chose, chacun dans la mesurc de nos forces, si tous nous aimions l'ouvrier, le travailleur, le pauvre, si tous nous avions un peu de cette foi, de ce courage, de ce dévoûment, de cette persévérance dont nous venons de voir

des exemples admirables, que deviendrait la société actuellement si malade ? La puissance et la bonté de Dieu sont toujours les mêmes ; mais nous ne sommes-nous pas trop faibles dans notre foi, trop timides dans nos œuvres ?

CHAPITRE TROISIÈME.

L'Ouvrier et la Libre-Pensée.

Au tableau consolant des grandes œuvres sociales et ouvrières de notre siècle va succéder une peinture bien triste et bien sombre, mais nous devons connaître notre époque sous toutes ses faces. Si quelques prêtres et quelques hommes du monde profondément chrétiens se sont dévoués aux intérêts moraux et matériels des ouvriers, ils n'ont pas été seuls à penser à cette classe intéressante de la société.

Des hommes, qui ne manquaient ni d'intelligence ni d'habileté, les uns dominés par l'ambition, d'autres inspirés par une véritable compassion, se sont aussi adressés à l'ouvrier. Que lui ont-ils dit? Vous qui souffrez, vous qui

gagnez péniblement votre pain à la sueur de vôtre front, vous croyez à une vie future où le riche et le pauvre seront appelés à un égal bonheur pour toute une éternité?

Inventions que toutes ces théories avec lesquelles on cherche à vous faire prendre patience, pendant que l'on vous exploite et que vos bras robustes gagnent le luxe, les plaisirs et les banquets des riches. Il n'y a pas d'autre vie, il faut vous contenter de celle de ce bas monde. Est-ce à dire que vous ne pouvez rien pour améliorer votre sort? Non certes. La société est mal faite, bouleversez-la, détruisez ce qui existe et créez un âge d'or dans lequel la plus parfaite égalité règnera, dans lequel tout le monde jouira dans une égale mesure d'un véritable bien-être.

Que de révoltes, que de grèves, que de chômages sortis de ces déclamations impies! Mais aussi que de misères on a apportées à l'ouvrier, quelle dépravation on a créée dans son âme en lui ôtant la religion, seule source du véritable bonheur et de la véritable prospérité! Pour quelques intrigants qui se sont fait une belle situation comme chefs de parti, pour quelques améliorations partielles obtenues çà et là, quel désespoir sombre et farouche dans les âmes pri-

vées de l'amour de leur Dieu, quelles souffrances dans les familles durant ces longs chômages pendant lesquels on mange son dernier sou et on s'endette pour plusieurs mois, quels dangers pour la société que ces bras désœuvrés et prêts au pillage et à l'incendie! Nous avons vu de près ces tristes spectacles, nous avons vu les soldats obligés de tirer sur leurs propres concitoyens, leurs parents même peut-être, pour rétablir l'ordre troublé par les discours ou les écrits de quelques meneurs.

Que deviendra ce pauvre enfant qui passe l'église et que l'on porte dans une réunion libre-penseuse pour y singer le baptême et fêter à la manière des impies son entrée dans la vie? S'il n'a pas de pain à la maison, à peine saura-t-il marcher qu'il errera dans les rues à demi nu, qu'il sera déjà un vagabond. Le saint nom de Dieu, il ne l'entendra qu'au milieu des blasphèmes, et ce pauvre enfant sera exposé à toutes les influences malsaines pour son âme et pour son corps. Il sera déjà vicieux, quand, après une fête civique et athée qui remplacera pour lui la première communion, il ira à l'atelier ou descendra au fond de la mine pour gagner lui aussi sa misérable vie.

Sera-t-il meilleur parce que n'ayant pas souf-

fert du froid ou de la faim il est allé à l'école apprendre à lire ces mille feuilles volantes qu'on répandra autour de lui et qui le souilleront plus encore que la mendicité à travers les rues.

Cet enfant en haillons ou moins pauvre qui a appris ou apprendra bientôt à haïr son Dieu et le monde qui l'entoure prépare pour la société un de ces hommes pleins de rage et de haine dont on peut redouter les plus violents excès. Y gagnera-t-il au moins quelque chose? Verra-t-il un jour le riche prendre sa place et pourra-t-il à son tour se prélasser dans de magnifiques équipages? Hélas! pauvres amis, pauvres égarés, faites ou ne faites pas des révolutions, il y aura toujours des riches et des pauvres; et le sort le plus probable qui vous attend est, après une vie de véritable damné dès ce monde, un suprême espoir en ce Dieu chassé de votre âme et de votre foyer. Hélas! combien meurent en refusant jusqu'au dernier moment le pardon de leur Dieu! combien d'autres sont surpris par quelque accident et ramenés à la maison à l'état de cadavres!

L'ouvrier couvert de la poussière du travailleur, dont il rougira quand elle pourrait l'ennoblir s'il le voulait, n'ira pas à sa maison y chercher un repos nécessaire. De bonne heure il fréquentera le cabaret, et là l'on achèvera de

bouleverser, d'aigrir et de révolter ce jeune adolescent qui n'a entendu que des malédictions contre Dieu et contre les hommes depuis sa plus petite enfance. Il se mariera pour réparer les conséquences de sa mauvaise conduite et trop tôt chef de famille, il verra s'accroître avec le nombre des enfants ses misères et ses peines.

A la maison la pauvreté, les plaintes de l'épouse, les pleurs des enfants l'attendent au retour de sa laborieuse journée. N'a-t-il pas dépensé en boissons ce qui pouvait les rendre heureux et prospères? Il fuit ce milieu de désolation. Où ira-t-il? Il retournera à l'estaminet et là il achèvera de s'abrutir et de se préparer aux grèves et aux révoltes du lendemain. Ne peut-on pas alors craindre le retour du terrible ivrogne, qui, ne pouvant plus boire, viendra chercher enfin sur son grabat quelques heures de sommeil? La femme redoute quelqu'une de ces scènes dont elle a éprouvé tant de fois les terribles conséquences; les enfants, on les a couchés pour les soustraire à l'aveugle fureur de leur père.

N'y a-t-il pas en Belgique seulement 150,000 hommes qui absorbent chaque jour d'un demi litre à un litre d'eau-de-vie ou de genièvre? Si cette révolution tant souhaitée arrive enfin, et

si la répression nécessite la mort de plusieurs de ces hommes, quelle triste fin après quelle triste vie !

Je ne dis pas que tous les ouvriers sans religion descendent à un pareil degré de dégradation morale, mais il y en a et il y en a beaucoup. Quoi d'étonnant ! quel frein vous reste-t-il, libres-penseurs, à opposer à ces hommes qui n'ont plus la Religion pour les réconforter, les soutenir en ce monde, et pour les rendre dignes d'une éternité bienheureuse? Vous promettez toujours une ère de prospérité et de bonheur qui ne vient jamais, et leurs passions sont là qu'aucune influence n'a combattues, que tout a contribué à développer, pourquoi ne les satisferaient-ils pas? Si ces pauvres malheureux sont coupables, ils sont bien plus à plaindre.

D'autres, plus modérés dans leurs désirs, comprenant mieux leurs intérêts, savent profiter des caisses de secours, des sociétés coopératives ou autres au moyen desquelles on cherche sérieusement à améliorer leur sort. Voilà des hommes qui sauront bien sans doute se passer de la religion. Satisfaits dans une partie de leurs désirs, ils sauront patiemment attendre l'âge d'or promis qui achèvera de leur faire trouver sur cette terre tout le bonheur désirable.

Ceux qui parlent ainsi, qui pratiquent leurs propres théories, qui détournent l'ouvrier de la Religion, jouissent-ils de la paix d'une conscience tranquille ? Combien de meneurs, combien de leurs adeptes pourraient avec une entière sincérité se dire heureux ?

Quelques aliments à meilleur marché, quelques économies mises en lieu sûr suffisent-ils à donner le bonheur ? Et si ces essais viennent à ne pas réussir, qu'est-ce qui consolera les ouvriers au retour de la gêne, peut-être même de la pauvreté, si leur espoir n'a pas d'autre horizon que cette vie ? Cette petite amélioration matérielle elle même suffit-elle à les délivrer de tous les soucis, de toutes les peines dont nulle famille n'est exempte ici-bas ? Les consolera-t-elle dans les souffrances, dans la maladie, à la mort de ceux qui leur sont chers et qu'ils croient enlevés à leur affection pour toujours ? Leur enlèvera-t-elle toute amertume, toute révolte de la nature devant les dangers et les fatigues d'un labeur ingrat qui recommence chaque jour ? Non, non. De tels hommes dans toutes leurs déceptions s'en prendront aussi à Dieu qu'ils maudiront, à la société qu'ils voudront réformer selon leurs idées et leur ambition. Ils seront prêts eux aussi pour toutes les grèves, pour

toutes les révolutions, et s'ils sont mieux préparés à supporter une absence momentanée de travail, n'en seront-ils pas les instigateurs et les chefs ? Voilà l'ouvrier, voilà le prolétaire que l'on forme depuis de longues années.

D'autres fois enfin le socialisme, pour l'appeler par son nom, cachera son véritable but. Sa tactique variera avec l'esprit des populations. Il ne brusquera pas d'abord les ouvriers croyants, il plaindra leur sort, leur offrira ses secours, et petit à petit gagnant leur confiance il fera pénétrer dans ces âmes hier croyantes le poison de l'athéisme. Vous ne me croyez pas ? Eh bien ! laissez faire les apôtres du socialisme, repassez dans quelques années, et vous verrez les résultats de leurs doctrines et de leur influence.

Si le socialisme trouve qu'on le calomnie, qu'il dise alors pourquoi il redoute tant la soutane violette, pourquoi surtout il a poursuivi de ses plus grossières injures le regretté Monseigneur Lambrecht jusque dans son cercueil ? Cet évêque éminent a été épuisé en quelques mois par son zèle à évangéliser le peuple ; aussi le peuple l'aimait-il et se précipitait-il sur ses pas. Quel inconvénient les socialistes trouvaient-ils donc à ce que l'ouvrier fût amélioré par cet évêque au lieu de l'être par

eux ? C'est que la cause de ces deux apostolats n'était pas la même, et que le bien-être de l'ouvrier n'est pas le seul but de socialisme.

Si tout peuple en délire est toujours cruel, s'il commet des attentats dont l'histoire nous épouvante encore après un siècle, qu'avons-nous à attendre d'une génération ainsi travaillée, ainsi pervertie ? Tant qu'on s'est contenté d'attaquer seulement la religion et le prêtre, les patrons sont restés tranquilles, quand eux-mêmes n'ont pas travaillé à éloigner leurs ouvriers de leurs devoirs de chrétien. Tout en laissant l'ouvrier s'éloigner de la religion, on s'est désintéressé de son bien-être, on l'a exploité, on a acquis des millions avec ses bras robustes, et on a vécu en grand seigneur. Mais cet ouvrier qui est un homme et que nous avons peut-être compté pour l'équivalent d'un ressort de machine, cet ouvrier qui ne croit plus à Dieu, qui cherche son bonheur en ce monde et en ce monde seulement, et qui d'ailleurs n'a pas trouvé chez son patron de bons conseils et de bons exemples, qui n'a pas même toujours obtenu un salaire vraiment rémunérateur de son travail, se demande maintenant pourquoi il n'aurait pas lui aussi sa part de luxe, sa part de bien-être. Le bon Dieu, se dit-il, est-il donc

inutile au riche, et la Providence n'a-t-elle d'autre mission que d'aider le pauvre à travailler et à souffrir en silence ?

Et maintenant, patron non chrètien, maintenant que la semence a germé, que la moisson est mûre, ah ! vous avez peur de la perspective d'une grève générale, peut-être même d'une révolution ? Non, cette révolution, je ne la souhaite pas, le ciel nous en préserve ! Mais à qui la faute si un pareil malheur survenait ? Il y aurait bien des ruines, des fortunes perdues ! L'ouvrier en sortirait plus pauvre qu'auparavant, et les capitaux dispersés ne seraient plus là pour lui assurer du travail.

Les communards en 1871 ne manquaient ni d'armes ni de munitions, ils étaient 150,000, et pourtant qui a plus souffert de la commune que l'ouvrier jeté dans la mêlée par la misère ou l'illusion. Combien de ces malheureux ont été tués, fusillés, ou déportés ! Combien de veuves et d'orphelins sont venus demander aide et protection à ces mêmes hommes hier emprisonnés et heureusement échappés à la mort !

Nous tous, hommes chrétiens, qui avons de la fortune et de l'influence, n'avons-nous pas trop longtemps fermé les yeux devant une propagande active et dangereuse ? Malgré les re-

proches mérités, malgré les supplications et les chaleureux appels de nos évêques ne sommes-nous pas restés trop tranquilles dans la jouissance de notre vie luxueuse? Il n'est jamais trop tard. Aux utopies, aux fausses théories des impies, opposons la saine doctrine; montrons à l'ouvrier que nous l'aimons, que nous voulons son bien-être en ce monde au détriment même, s'il le faut, de nos richesses, et rappelons-lui que la religion seule donnera à son âme, à sa vie, à sa famille un bonheur solide, durable.

Vous qui n'avez pas le bonheur de croire, qui cherchez avant tout à satisfaire votre soif de l'or jamais assouvie, ne combattez pas le prêtre et les hommes chrétiens qui s'approchent de vos ouvriers. Et vous-mêmes, pensez à améliorer leur sort et à rendre ces hommes, vos frères, aussi heureux que possible en ce monde.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'ouvrier chrétien.

Ce portrait si attristant de beaucoup d'ouvriers doit-il nous décourager? Cette vie laborieuse, fatigante du prolétaire ne peut-elle donc pas s'embellir en ce monde? Et l'ouvrier doit-il vraiment attendre le ciel pour être payé de ses travaux et de ses peines?

Ce serait à la vérité une étrange religion celle qui dirait aux riches : soyez heureux, nagez dans les richesses et dans l'opulence; des millions d'hommes souffriront, peineront tous les jours de leur vie pour vous assurer une heureuse et paisible existence.

Le chrétien, qui mettrait en pratique un pareil système, qui verrait seulement dans les

ouvriers des esclaves dont il doit soutenir les forces pour s'en servir, attirerait sur sa tête au contraire toutes les malédictions dont Notre Seigneur a menacé le mauvais riche, dont l'esprit est plein d'orgueil et dont le cœur est sans charité.

Notre Seigneur nous a recommandé, nous a confié les petits, les souffrants de ce monde ; ils sont, nous a-t-il dit, ses privilégiés ; et si nous voulons plaire au divin Maître, nous devons rendre heureux ses enfants de prédilection. N'a-t-il pas voulu naître parmi eux, leur apprendre à aimer le travail, en devenant lui-même leur modèle jusqu'à l'âge de 30 ans dans l'atelier de Nazareth ?

Hommes du monde vraiment chrétiens, opposons à l'influence pernicieuse du socialisme, nuisible à l'âme qu'il désespère, à la famille dont il compromet les véritables intérêts, à la société qu'il menace de bouleverser, l'influence de la vie chrétienne, la paix qu'elle apporte à l'âme, le bien-être que seule elle assure à la famille, les éléments forts, vigoureux et utiles dont elle compose la société.

Voici deux jeunes gens qui viennent de s'unir devant Dieu ; ils se sont promis au pied de l'autel non seulement une affection réciproque, mais

encore de se soutenir, de s'encourager mutuellement pour supporter les épreuves et les peines qui attendent tout le monde ici-bas, le riche comme le pauvre, et bien souvent le riche plus que le pauvre.

Le matin ils prieront Dieu et attireront sa bénédiction sur leur journée. Pendant son travail le jeune époux se sentira plein de courage en pensant qu'à la fin de la semaine le prix de son labeur apportera la joie et la prospérité à son cher foyer. Il n'enviera pas l'aisance de son patron, il sait qu'il faut qu'il y ait des riches, qu'il faut des capitaux pour faire travailler l'ouvrier. Si le patron ne peut pas donner un trop gros salaire, l'ouvrier sait que la concurrence créé souvent une situation fort difficile, et que la ruine du patron serait la ruine de l'ouvrier. Si son patron est vraiment chrétien, si son patron est un Harmel, s'il le voit s'intéresser au bonheur de l'ouvrier, lui donner de bons et pratiques conseils, utiles à lui-même, à sa femme et à ses enfants, alors il respectera et il aimera ce patron comme on respecte et on aime un vrai père ou son meilleur ami.

S'il sort de l'atelier ou de la fosse harassé de fatigue et couvert de poussière, l'ouvrier sait qu'il n'a pas à rougir, que cette noble poussière

est la preuve de son courage, la marque du travail qui non seulement nourrit et entretient sa famille mais encore élève et grandit l'homme. Si son travail est par trop salissant, qu'à son retour il prenne d'autres habits, qu'il se livre à quelques bonnes ablutions, et qu'alors il passe sa soirée heureux et tranquille. J'entre dans ces détails avec la conviction que l'intérieur d'un ménage ouvrier contribue beaucoup à la moralisation du chef de famille et des enfants.

Si la maison de l'ouvrier est petite, qu'est-ce qui l'empêche d'être agréable par son petit confort et sa délicieuse propreté, d'être décorée de quelques objets, petits tableaux religieux ou autres, d'être ornée de quelques fleurs qui embaument au printemps ? L'épouse vraiment chrétienne, dévouée au bonheur de son mari, pensera à ces mille petites choses dont l'absence fait déserter le foyer pour l'estaminet.

Quelle douce joie apportera à ce ménage chrétien la naissance d'un enfant ! Ce petit être, qui ne sait pas encore sourire à son père et à sa mère, va pourtant devenir le centre de toute leur affection, de toutes leurs préoccupations. A mesure que les enfants deviendront plus nombreux, les parents auront une plus grande confiance en Dieu, qui bénit les familles chrétiennes.

L'ouvrier redoublera d'ardeur pour assurer l'existence de cette jeune famille confiée par la Providence à son courage et à ses soins.

Ne me demandez pas d'approuver le travail à l'atelier ou à la fosse d'une jeune femme ou d'une mère de famille. Non, ma conscience se refuse à accepter une situation qui rend impossible l'entretien d'un ménage et qui par suite enlève à l'ouvrier sa seule consolation, son seul véritable bien-être. Un ménage bien tenu le retiendra heureux et content à la maison qu'il préférera à l'estaminet. Des enfants propres, bien soignés, le sourire aux lèvres, qu'il prendra sur ses genoux, le délasseront par leurs caresses et leurs joyeux ébats. Il partagera leurs jeux enfantins, il leur fera réciter leurs prières et plus tard le catéchisme, il contrôlera avec un légitime orgueil les connaissances acquises sur les bancs d'une école chrétienne. La prière en commun terminera ces charmantes soirées.

Aux jours du baptême ou de la première communion, que l'ouvrier puisse réunir à sa table ses parents et quelques amis, après avoir pris part aux fêtes religieuses ou accompagné son enfant au banquet eucharistique. J'aime qu'alors une douce gaîté règne parmi ces tra-

vailleurs. Je voudrais voir se perpétuer le souvenir de ces grandes époques dans la vie des familles par la plantation d'un arbre ou l'acquisition d'un petit objet. Voilà pourquoi je voudrais que l'ouvrier pût facilement devenir propriétaire de sa maison, de son petit jardin, se sentir vraiment chez lui avec la perspective d'un avenir sûr et tranquille. Oh! alors comme les plus petites choses auraient de la valeur à ses yeux!

Que de moyens de bien passer les Dimanches et les Fêtes! son âme aime naturellement les cérémonies religieuses imposantes, les sermons qui lui rappellent ses devoirs et qui raniment son courage. Les différents membres de la famille pourront appartenir à quelque société ouvrière où ils trouveront d'utiles et agréables distractions. Là ils pourront faire des lectures intéressantes et instructives, jouer à des jeux où ils rivaliseront de finesse et d'habileté. D'autres fois la famille tout entière assistera à quelque bonne soirée comme nos œuvres ouvrières catholiques savent en donner; ou encore par une belle journée elle fera une charmante excursion aux environs, et cette bonne bouteille de bière qu'on prendra en famille ne sera-t-elle pas plus agréable que le plaisir de l'ivrogne occupé à

s'abrutir dans un cabaret loin de sa femme et de ses enfants laissés dans la misère ?

Pendant la semaine, l'ouvrier chrétien saura passer devant l'estaminet, y voir même entrer ses compagnons, et il se dira : ce demi-franc qu'ils vont dépenser là me permettra de donner une nourriture plus saine, plus fortifiante à ma femme, à mes enfants.

Que les épreuves viennent à visiter ce ménage chrétien, que le père ou que la mère vienne à mourir ou à être longtemps malade, Dieu l'abandonnera t-il, et en quelques jours ou en quelques mois les fruits de longues années de courage et de labeur seront-ils perdus ? Non, mille fois non. Pourquoi aurions-nous donc tant d'orphelinats, tant d'asiles de vieillards, tant d'œuvres de toutes sortes, sinon pour venir au secours de ces braves travailleurs, pour donner à l'enfant une seconde mère, aux vieillards un cœur dévoué pour les aimer, des mains délicates pour les soigner, des amis pour venir consoler, aider et encourager l'ouvrier retenu à la maison par quelque accident ou quelque maladie.

L'ouvrier aura appris à profiter de tous les moyens mis à sa disposition pour assurer et faire fructifier ses petites économies. Dès que ses enfants commenceront à travailler, il leur

donnera un livret à la caisse d'épargne. L'enfant éprouvera un véritable bonheur à grossir chaque semaine son petit trésor qui un jour lui permettra de s'établir. C'est si triste de quitter le toit paternel et de fonder une famille sans un sou devant soi !

Si le pays réclame ses services, le jeune ouvrier ainsi élevé, ainsi nourri dans une atmosphère embaumée des vertus chrétiennes, sollicitera son admission à ces réunions catholiques destinées aux militaires. Là il trouvera comme un prolongement des œuvres qui ont entouré sa jeunesse, là il fréquentera de bons camarades, là il développera son instruction, et quelques années après il reviendra à sa ville ou à son village fortifié dans son âme et dans son corps.

L'ouvrier, au terme de sa carrière, incapable de travailler, recevra souvent dès ce monde la récompense d'une vie de piété et de travail. Ces bons vieillards, bien soignés par leurs enfants, comblés de caresses par leurs petits-enfants (ces deux âges s'aiment tant !), attendront dans le calme, dans la paix leur entrée dans une vie meilleure où ils jouiront d'un repos et d'une félicité sans fin.

Voilà le bonheur dont jouissent les ouvriers chrétiens, voilà le bonheur que MM. Harmel,

Janssens et d'autres ont assuré à leurs ouvriers, en veillant sur leur foi et en s'intéressant à tous leurs besoins. Voilà la famille que la religion constitue, dont elle éloigne les dangers, dont elle bénit et fait fructifier le travail.

Tous ceux qui peuvent quelque chose pour le bonheur de l'ouvrier ne voudront-ils donc rien faire ? Non. Tous, nous irons à l'ouvrier ; tous, nous le connaissons ; tous, nous l'avons à nos côtés, ses maisons sont proches des nôtres. Suivant nos ressources et notre position faisons tout ce que nous pouvons pour contribuer à sa réhabilitation morale et à son bien-être.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Comment tous nous pouvons travailler à l'apostolat de l'ouvrier.

Trop longtemps nous avons délaissé l'ouvrier, trop longtemps nous nous sommes désintéressés de son sort; et pendant que nous sommes restés inactifs, le socialisme s'est puissamment organisé; il a multiplié les conférences, les journaux, les brochures pour atteindre l'ouvrier et l'attirer à lui. S'il a organisé une immense armée, c'est qu'il a énormément travaillé.

Nous l'avons vu, ceux qui se sont adressés à l'ouvrier avec dévoûment, avec persévérance pour le moraliser, lui faire comprendre et pratiquer la religion, ont obtenu les plus consolants résultats; et en relevant sa vie, ils ont ramené le bien-être au sein de sa famille.

Si tous ceux qui ont quelque relation avec l'ouvrier (et qui n'en a pas ?) s'étaient efforcés de lui être utiles, avaient pensé à lui faire du bien, l'ouvrier n'aurait pas écouté ces apôtres de contrebande, et, heureux dans sa modeste position, il n'aurait pas ajouté foi aux utopies et aux fallacieuses promesses du socialisme. Malheureusement nous avons pensé à nous-mêmes, à nous seuls ; tous les moyens ont été bons pour augmenter notre fortune, même la diminution du salaire de l'ouvrier.

Il y a longtemps qu'Ozanam a dit : « la question qui divise les hommes de nos jours n'est plus une question de formes politiques, c'est de savoir qui l'emportera de l'esprit d'égoïsme ou de l'esprit de sacrifice. » Oui, c'est l'égoïsme qui a créé ces innombrables sociétés anonymes, où d'immenses capitaux sont en jeu, et dont on cherche à tirer le plus grand profit possible. Les directeurs ont obtenu des traitements énormes, les actionnaires ont touché de gros dividendes, et pour cela on a réduit le salaire de l'ouvrier à sa plus simple expression. Si la concurrence est venue inquiéter les capitalistes, si ceux-ci ont vu diminuer leurs revenus, ont-ils restreint leur luxe, ont-ils vendu leurs chevaux de course, ont-ils renoncé aux fêtes somp-

tueuses ? Non. Ils n'ont pensé qu'à une seule chose, à retrancher le plus possible à l'ouvrier. Pour les patrons, pour les capitalistes le luxe, la jouissance, à la bonne heure ! La misère pour des milliers d'hommes, ce n'était pas leur affaire, l'industrie était en souffrance.

A tous les degrés de la société nous avons cherché notre seul intérêt. Renoncer à une partie de notre fortune, sacrifier telle ou telle chose luxueuse et inutile dans notre intérieur, nous priver du théâtre, et avec cet argent améliorer le sort de l'ouvrier, nous nous en gardons bien. Et sans vouloir penser que d'autres ont faim, nous continuons à jouir de nos aises. Si nous sommes restés chrétiens dans nos convictions religieuses, nous ne le sommes pas dans nos actes. Qui oserait dire que cette triste peinture n'est pas le tableau de notre époque ?

C'est l'esprit de sacrifice qui ramenera l'ouvrier à nous, comme c'est l'égoïsme qui nous a fait perdre son affection et sa fidélité. Ce que nous n'avons pas fait dans le passé, si nous voulons laisser la charité pénétrer nos âmes, nous aurons le courage de le faire à l'avenir. Mille moyens s'offrent à nous d'être utiles aux ouvriers, aux petits de ce monde qui nous entourent.

De qui l'ouvrier doit-il attendre une protection toute spéciale, si ce n'est de son patron ? Combien d'ouvriers ne le voient presque jamais et passent leurs journées sous la direction des ingénieurs et la surveillance des contre-maîtres, dont les exigences, les tracasseries, les persécutions même sont complaisamment tolérées, et qui se savent peut-être agréables au patron en imposant des amendes à leurs subordonnés pour les plus légers motifs ! C'est à peine si les ouvriers connaissent celui qu'ils enrichissent par leur labeur quotidien. Il serait si agréable pour le travailleur de voir souvent son véritable chef, celui de qui dépend son salaire, et par suite l'entretien et le bonheur de toute sa famllle. Comme il serait fier si son patron lui prenait la main, le félicitait de son travail, s'il lui demandait quelqnes détails sur sa situation, sur celle de sa famille ! Le patron qu'il verrait au chevet de son lit quand il est malade, à l'église quand il perd quelqu'un des siens, il l'aimerait. Pour lui il travaillerait avec joie, avec ardeur, pour lui il serait prêt à tous les dévoûments.

Si les actionnaires ont le droit de parcourir les ateliers, qu'ils viennent aussi à l'ouvrier, qu'ils le connaissent, qu'ils lui parlent. En voyant les rudes travaux, les souffrances qui sont le par-

tage de ce brave travailleur ils voudront lui faire la part la plus large sur les bénéfices acquis.

S'il survient quelque époque de gêne, d'arrêt dans les affaires, les patrons et les actionnaires, qui aimeront vraiment leurs ouvriers, feront tous leurs efforts pour retrancher le moins possible à ceux qui ont déjà si peu. Ils accepteront leur part de privations ; ils diminueront, s'il le faut, leur train de maison ; ils renonceront à quelques fêtes, à quelques voyages, pour que cet argent reste à l'ouvrier, pour que de centaines d'hommes souffrent moins. Quand l'ouvrier verra les patrons et les capitalistes se priver, se gêner pour lui, alors il acceptera, sans se plaindre, les exigences de la situation ; sa fidélité et son attachement resteront inébranlables. Au retour de la prospérité dans les affaires, n'attendons pas que l'ouvrier nous impose ses exigences, et soyons les premiers à lui rendre ce que nous avons été obligés de lui ôter. L'ouvrier n'a-t-il pas le droit d'avoir lui aussi un bien-être proportionnel à la marche de l'industrie? Gagnons la confiance de l'ouvrier, montrons-lui un dévoûment véritable, et nous n'aurons plus à redouter ses révoltes. Laissez en revanche partir les fortes têtes qu'aucune concession ne satisfait ; ce sont ces hommes qui compromettent et la

situation du patron et plus encore celle de leurs compagnons. L'esprit qui animera alors vos nombreux ouvriers deviendra chaque jour meilleur.

Pensez aussi aux passions et à toutes les misères inhérentes à la pauvre nature humaine, et faites tous vos efforts pour diminuer des dangers toujours assez nombreux, partout où se trouve réunie une forte population ouvrière. Permettez-moi de vous citer sur ce sujet un passage du rapport de M. Alphonse Janssens au congrès de Liège de 1886 : « Dans nos ateliers, les sexes sont entièrement séparés. Les ouvrières, il y en a 200, ont leur entrée à part. Elles commencent et finissent leur travail un quart d'heure avant les hommes. Cet atelier est tenu avec grand soin, comme un orphelinat, sous le patronage des dames de la famille qui le visitent tous les jours. Les sous-maîtresses sont des personnes absolument sûres et pieuses. Une surveillance sévère est exercée sur ces enfants, même en dehors des ateliers. Ainsi par exemple, il est défendu, sous peine de renvoi, de mettre le pied dans un cabaret. Jamais on n'a eu à déplorer un scandale public parmi les filles. Elles sont instruites à la fabrique et si bien élevées qu'il n'y en a aucune à laquelle nous ne voudrions confier nos propres enfants, et de fait, rien n'est

plus fréquent que de voir ces filles admises comme bonnes dans la famille si elles ne deviennent pas religieuses.

» Les jeunes ouvriers doivent demeurer chez leurs parents pour être admis. Pendant l'heure du chômage ils fréquentent l'école au nombre d'une centaine. Cette école est dirigée par un instituteur diplômé. »

Prenons un autre exemple :

A Tourcoing on a fondé une communauté religieuse de petites sœurs de l'ouvrier. Elles vont chaque jour de 9 heures à 1 heure et de 3 heures à 6 heures utiliser leur temps à l'atelier. Le matin elles font la classe aux jeunes filles, et l'après-midi c'est le tour des garçons. Le reste du temps elles parcourent les salles où travaillent les femmes et les jeunes filles, pansent les blessés s'il survient quelque accident, visitent les malades. Des esprits sérieux avaient vu des inconvénients à l'entrée des religieuses dans un atelier, et pourtant on n'y a trouvé que des avantages.

MM. Harmel, à l'usine du Val des Bois, n'ont-ils pas englobé toutes leurs familles ouvrières dans un ensemble complet d'œuvres utiles à l'instruction, aux bonnes mœurs et au délassement?

Tous ces hommes de cœur n'ont pas établi ces œuvres de préservation et d'instruction sans des sacrifices personnels parfois considérables. Demandez-leur s'ils le regrettent aujourd'hui, demandez-leur si Dieu n'a pas béni leurs affaires, et si le plus souvent la prospérité matérielle n'a pas été le premier couronnement de leur zèle, de leurs intelligents et courageux efforts.

Patrons, capitalistes, hommes du monde, dans les écoles sur lesquelles, soit par votre fortune, soit par vos conseils, vous excercez quelque influence, veillez à ce que l'on y forme de bonnes ménagères. Faites apprendre à ces jeunes filles tout ce qui peut améliorer, embellir l'intérieur d'un ménage ouvrier, tout ce que la douceur du caractère, la propreté, les soins donnés aux enfants, les différents travaux à l'aiguille apporteront de confort et d'agrément à leur vie. Quand nous visitons ces braves travailleurs chez eux, informons-nous de ces mille petits détails dont l'importance est capitale. Ma conviction la plus intime est que les choses les plus insignifiantes en apparence renferment des trésors de jouissances et de bonheur.

Que n'a pas fait le sou de la Sainte Enfance et de la Propagation de la Foi? Donné par les enfants, par les plus petites bourses, il atteint

chaque année plusieurs millions de francs, et, depuis le commencement de ces deux œuvres admirables, il a procuré l'évangélisation et le salut de millions d'âmes. Aussi aimerai-je à voir tous les habitants des plus petites villes et des agglomérations ouvrières tant soit peu importantes unir leurs ressources pour travailler à l'amélioration de l'ouvrier, au lieu de l'exploiter par la création d'un nombre effrayant d'estaminets, par la location d'infects taudis décorés du nom de maisons pour les ouvriers, et dont le prix exorbitant constitue une véritable usure.

Qu'en chaque endroit deux ou trois hommes de bonne volonté prennent la chose à cœur; qu'ils tendent hardiment la main avec courage, avec persévérance, et je ne doute pas du succès. Pourquoi ne pas créer dans chaque centre deux caisses ouvrières? La première serait alimentée par les patrons, les capitalistes, tous les bourgeois sans aucune exception en proportion de leur aisance. Quel est le petit bourgeois qui ne peut donner dix, vingt, trente, quarante, cinquante centimes même par semaine, et s'il se prive pour cela de quelques verres de bière, la satisfaction d'avoir contribué à une œuvre éminemment sociale ne compensera-t-elle pas amplement son sacrifice?

Il est si doux de venir en aide à plus petit et plus malheureux que soi. Pères et mères de famille, apprenez à vos enfants à donner de bon cœur une partie de leur petite cassette aux enfants de l'ouvrier, à leur envoyer un de leurs jeux, et vous les préparerez ainsi à devenir des hommes généreux, dévoués plus tard envers les ouvriers.

Et si les hommes du monde, les commerçants, les capitalistes et tous ceux qui vivent dans l'opulence voulaient rivaliser de générosité et de dévoûment envers leurs frères malheureux, quels revenus chaque année pour entretenir des patronages, des cercles; pour leup procurer des abonnements à des journaux et à des revues populaires, pour leur former une bibliothèque intéressante et variée dont les livres pourraient même être emportés à la maison, moyennant certaines conditions indispensables de soin et d'exactitude; pour acheter enfin des jeux absolument nécessaires à l'agrément des bonnes journées du Dimanche!

Si les circonstances le permettaient, il serait désirable que l'ouvrier pût venir là chaque jour et à toute heure.

Avec un concierge dont on serait absolument sûr, ne pourrait-on pas le faire et par là faire

oublier plus facilement à l'ouvrier le chemin du cabaret et de la misère ? Pourquoi ne diminuerait-on pas pour lui le prix ordinaire des consommations, mais à la seule condition de verser immédiatemmenr la différence à la caisse d'épargne et de l'inscrire sur son livret ?

L'ouvrier doit aussi s'aider un peu lui-même, prévoir lui-même les accidents et les épreuves de l'avenir et les infirmités de la vieillesse. Il pourrait partager ses économies en deux parts : avoir à lui son livret à la caisse d'épargne dont le gouvernement pourrait confier l'administration pour l'inscription quotidienne aux comités directeurs des œuvres ouvrières. Là serait son petit patrimoine, son cher petit trésor auquel il préférerait donner son argent plutôt qu'à la satisfaction et au plaisir grossier de boire. S'il était impossible d'obtenir l'administration des livrets de la caisse d'épargne. on pourrait avoir recours à quelque autre moyen de recueillir les sommes les plus petites et de faciliter l'économie à l'ouvrier.

Enfin chaque semaine l'ouvrier pourrait donner quinze, vingt centimes à une caisse de secours mutuels qui serait alimentée à la fois par les cotisations des membres protecteurs et par les versements des ouvriers. Les fonds de cette

caisse serviraient à procurer aux ouvriers un secours en cas de maladie ou d'accident, à venir en aide aux veuves et aux orphelins. Les ouvriers savent bien économiser pour alimenter des caisses de résistance.

Le jour où ce programme facile et pratique serait réalisé, les caisses de résistance ne seraient plus nécessaires ; et l'ouvrier trouverait plus utile, plus profitable ce nouvel emploi de ses économies. Voilà pour le côté pécuniaire.

Mais si l'argent est l'élément indispensable de toutes les bonnes œuvres, il y a encore d'autres moyens de les faire prospérer. Il y a les conférences dont se chargeraient utilement les hommes instruits et surtont ces jeunes gens qui sentent le besoin de dépenser le fruit de longues études et de déverser autour d'eux un peu de cette noble ardeur qui les anime. Pourquoi les patrons ne traiteraient-ils pas devant les ouvriers des sujets propres à leur industrie ? Pourquoi ne mettraient-ils pas à leur portée les résultats de leurs travaux et de leurs voyages ? L'ouvrier n'est pas un homme sans intelligence, il s'en faut de beaucoup ; et quand on s'occupe de lui, on est étonné de lui trouver souvent un jugement si sûr et un si grand bon sens.

Patrons, n'est-ce pas vous surtout qui devriez

soutenir ces œuvres ouvrières, n'est-ce pas vous dont on voudrait fréquemment la présence, afin d'apprendre à l'ouvrier, qui vivrait ainsi dans votre intimité, à connaître et à apprécier votre intelligence cultivée et votre bon cœur ? Son ardeur au travail et son affection seraient une bien douce compensation au sacrifice d'une partie de votre superflu et de quelques heures de vos soirées ou de vos dimanches.

Vous tous qui contribuerez dans une plus ou moins large mesure à l'entretien de ces œuvres catholiques ouvrières de votre ville, de votre cité industrielle, préférez de temps en temps le cercle ouvrier, le patronage à l'estaminet, venez jouer, trinquer avec ces braves ouvriers, et, sans vous abaisser vous aurez beaucoup fait pour la question sociale, en rapprochant ceux dont aujourd'hui les intérêts sont en lutte et qui menacent de s'entredéchirer.

Que les dames de la noblesse et de la bourgeoisie aillent aussi de leur côté passer quelques heures dans les patronages destinés aux femmes et aux filles de la classe ouvrière.

Dans les différentes œuvres enfin on pourrait donner des prix aux plus assidus et aux plus économes des ouvriers, au ménage le mieux tenu, pour les travaux à l'aiguille les mieux faits.

Pour l'organisation de ces œuvres, il faut évidemment tenir compte du milieu, de l'esprit de chaque population. En certains endroits il faudra créer différentes catégories d'œuvres, d'autres fois on pourra comme à Bruxelles laisser venir la famille tout entière. Souvent l'homme du monde devra prendre en main la direction de ces œuvres, mais nulle part le prêtre ne devra être laissé de côté. Le Prêtre doit avoir une place importante, une place à part partout où il s'agit d'aimer, d'instruire, de moraliser le peuple. Il paraît aussi indispensable de composer le comité dirigeant de membres protecteurs et d'ouvriers ; c'est, nous semble t-il, le seul moyen de vaincre la défiance du travailleur et de nous assurer sa sympathie.

Mon premier chapitre, chers lecteurs, vous aura effrayés. Vous aurez dit : à quoi pense cet illuminé de demander aux hommes du monde de pareilles vertus, un pareil héroïsme ? Assurément j'ai tracé un idéal ; mais cet idéal, je l'ai montré par l'histoire abrégée de notre siècle, a été réalisé par quelques hommes, et il a enfanté des merveilles.

Il faut aujourd'hui à la société, à chaque ville, à chaque agglomération quelques hommes de cœur qui cherchent à s'approcher de cet idéal de leur mieux et dans la mesure de leurs forces,

qui n'aient pas peur d'essayer et qui groupent les différentes classes de la société autour d'eux. Plus ces hommes énergiques seront nombreux, plus ils réaliseront à un degré élevé ces grandes qualités que nous avons demandées, plus de bien ils feront, plus étendue, plus prnfonde sera leur influence.

Tous, nous l'avons vu, nous pouvons faire quelque chose. Ce tableau de l'ouvrier chrétien que j'ai tracé est rare, je le sais, dans la réalité, mais il ne le sera plus si nous nous occupons de l'ouvrier, si nous lui rappelons sans relâche, sans découragement ses véritables intérêts.

L'ouvrier a de violentes passions, source de sa dégradation morale et de son denument matériel, mais nous avons vu que le courage et la persévérance dans la poursuite du bien ne sont pas sans atteindre enfin leur but. Faut-il vous rappeler encore une fois le R. P. Mathew, MM. Harmel et tant d'autres ? Si nous pouvons peu, faisons peu, mais faisons quelque chose. Mon véritable but a été de stimuler l'ardeur de tous ceux qui ont un peu de cœur et de bonne volonté, et de montrer que les œuvres créées jusqu'ici en nombre restreint par quelques hommes plus dévoués pourraient exister partout, et en devenant les œuvres de tous prendre une plus facile extension.

Ainsi en Belgique nous mettrons en pratique les avis donnés par M. le comte de Mun aux catholiques français en 1889 et qui s'appliquent parfaitement aux catholiques belges : « Regardez en face les transformations qui s'apprêtent : armés de vos principes entrez courageusement dans ce grand mouvement social qui emporte les peuples, entrez-y avec les idées de l'avenir... Il faut aller au peuple avec sincérité, avec confiance il faut prêter l'oreille à sa plainte et se pencher assez bas pour l'entendre à travers les menaces et les cris de colère. La réforme, qui donnera au peuple la stabilité et la sécurité du lendemain, la possession de tous les droits légitimes, ne se fera pas sans résistances. Il y faudra du courage, ayez-en et ne la laissez pas faire sans vous et surtout contre vous ; ne regardez pas passer, avec la résignation des vaincus, les transformations de votre siècle : vous y paraîtriez comme ce dernier descendant d'une tribu disparue des Indiens d'Amérique qu'un voyageur rencontrait assis près des débris de son campement, contemplant d'un regard découragé le train qui passait à grande vitesse à travers la prairie défrichée. Ne soyez pas cet homme, croyez-moi ; montez hardiment dans le convoi, et tâchez de diriger la machine. »

FIN.